

UN ENTRETIEN

AVEC

ALBERT CAMUS

AIX 14 DÉCEMBRE 1959

Le 14 décembre 1959, quelques jours avant sa tragique disparition, Albert Camus, répondant à l'invitation de l'Institut d'Etudes Françaises pour Etudiants Etrangers, avait accepté de se prêter aux questions de la jeunesse étrangère d'Aix (représentant, rappelons-le, 38 nationalités). Nous devons à M. le Professeur François Meyer, qui présida cette rencontre d'Albert Camus et de la jeunesse, le privilège de pouvoir offrir à nos lecteurs une évocation profondément émouvante d'une des dernières — (de la dernière sans doute) — prises de position d'Albert Camus face aux problèmes de notre temps et de sa propre destinée d'homme et d'écrivain.

Nous en exprimons à M. le Professeur Meyer nos remerciements et notre reconnaissance.

Il y a un an, jour pour jour, Albert Camus était arraché aux siens, à ses amis, à lui-même enfin dont l'avenir brusquement éclatait en néant. Albert Camus ne sera jamais que ce qu'il fut, si grande qu'ait été l'attente que suscitaient chez tous les promesses d'une pensée vivante qui n'avait pas encore dit l'essentiel d'elle-même. C'est sans doute ce qui donne aujourd'hui un sens si émouvant au souvenir de ce jour du mois de décembre 1959, à peine plus de quinze jours avant la date fatale, où Albert Camus avait accepté de quitter pour quelques heures sa retraite de Lourmarin, et de venir s'entretenir à Aix avec les étudiants de l'Institut d'Etudes Françaises pour Etrangers. Pour ceux qui ont eu le privilège d'entendre, pendant près de trois heures, Albert Camus répondre aux questions de ces jeunes des quatre coins du monde, ce souvenir est un peu, maintenant, comme celui d'un dernier témoignage, spécialement destiné.

Mais évoquer un tel souvenir n'est pas sans péril. Sans doute, ai-je devant les yeux les questions écrites posées au visiteur, toutes directes et sans phrases, certaines en un français hésitant. Mais les réponses de Camus ne sont que souvenirs, c'est-à-dire criblés de lacunes et d'incertitudes et, ce qui est plus grave, menacés des infidélités de la mémoire. Et quand même le sens de ces réponses réapparaîtrait intact, il y manquera la voix, le geste, les silences mêmes et le style inimitable d'une personne. Et c'est dans cela précisément que fut pour tous la révélation la

plus sensible : dès le premier regard échangé entre l'auditoire et l'invité, dès le premier sourire et les premiers mots, on comprenait qu'il y avait erreur, qu'on n'était pas venu pour contempler une statue, celle d'un Prix Nobel, ni pour admirer le propos brillant d'un intellectuel d'exception. Rien de la distance et de la supériorité, rien de l'artifice qui font la gloire du penseur de profession. Ce qui s'offrait à ces jeunes regards aiguisés par une curiosité légitime, c'était un homme dont la dimension vraie était, non pas la grandeur, en quelque sens qu'on l'entende, mais le vis-à-vis fraternel d'une présence. Cette jeunesse voyait devant elle un frère aîné qui abolit la distance des années et qui, simplement parce qu'il est lui-même avec plus d'attention et de passion, situe chacun dans le sens de sa fidélité propre, et lui révèle qu'il faut savoir ce qui pour lui est essentiel.

Camus se présenta lui-même, non pas comme philosophe, penseur ou intellectuel, mais comme « un écrivain français ». Il dit qu'écrire, c'était là son métier et qu'il l'aimait, et que c'était bien un métier d'homme, et non une grâce d'inspiré. Puisque ces jeunes étrangers étaient là pour s'informer de la France et des Français, il essaierait de leur montrer ce qu'était un écrivain français, parmi d'autres. Interrogé sur l'exercice de ce métier — « Que se passe-t-il en vous au moment de la création littéraire ? » — ses confidences furent celles d'un artisan : beaucoup de temps et de patience et de tentatives vaines ; les journées où l'on ne fait rien, qu'aller de la table à la fenêtre et de la fenêtre à la table, la stérilité pure et simple, ou les pages entières bientôt désavouées, entassées sur un coin de table. Rien de révélateur comme cet homme illustre refusant le piédestal et offrant de lui-même l'image d'une fausse oisiveté assez mécontente d'elle-même. Et cela parfois se compte non en jours, mais en semaines et en mois : trois ans pour écrire *l'Etranger* ! Pour l'écrire, ou plutôt pour ne pas l'écrire, car, dès que le schème, dès que le mouvement propre du livre apparaît, la rédaction se fait comme d'elle-même. *L'Etranger* « démarre » le jour où le « truc » quasi mécanique se dévoile : deux parties, la seconde (le procès) étant comme l'image de la première et reprenant les événements dans une signification nouvelle. L'artisan a trouvé sa technique, il joue alors avec les mots, les images et les styles pour

composer l'œuvre. Rien qui ressemble aux abîmes de l'inspiration ; la création est lucidité, objectivité ou plutôt objectivation, travail véritable et métier. Qu'elle soit roman, essai ou théâtre, l'œuvre est composition et le difficile n'est pas de penser, mais de *faire* une pensée.

Et, dans ce métier, « y a-t-il un écrivain français que vous considérez comme votre maître ? » A cette question, une réponse généreuse, mais fort générale aussi : Camus se reconnaît des dettes multiples et n'oublie pas celles, étroitement incorporées, qui ne seraient plus distinguables. Mais, si par « maître », il faut entendre la présence humaine véritable qui éveille et qui éclaire, qui inquiète et qui promet, le maître qu'en ce sens reconnaît Albert Camus, c'est celui qui fut, dans les années de l'adolescence algéroise, l'initiateur dans le domaine de la pensée, l'écrivain-philosophe Jean Grenier. A lui, va la reconnaissance de l'homme mûr qui, dans la fidélité des ans, lui dédie sa propre gloire.

Quelle est la relation de l'écrivain à ses œuvres ? Il s'éprouve séparé d'elles, car elles sont, dans le sillage de sa vie, des moments : elles ne peuvent prétendre, ni l'une d'elles en particulier, ni même toutes ensemble, à donner le signalement spirituel de l'auteur. Il devenait de plus en plus évident, à entendre Albert Camus, qu'il se confondait de moins en moins, à ses propres yeux, avec l'auteur de *l'Etranger* et du *Mythe de Sisyphe*. Le moment de ces œuvres est celui d'une mise en question radicale, c'est l'analogue du moment cartésien du doute dans lequel Descartes ne serait pas Descartes, mais qui n'épuise pas Descartes, puisqu'il est précisément la condition pour lui de « marcher avec assurance en cette vie ». Chez Camus, de même, le radicalisme de l'absurde est la condition d'une pleine fidélité à la condition d'homme, mais cette condition même reste constamment à inventorier, à diagnostiquer, il reste constamment à l'homme Camus à jouir de l'homme tout entier, dans le paradoxe d'une communion sensuelle avec le monde et d'une révolte spirituelle contre lui.

Quant à l'auteur, c'est dans l'œuvre de demain qu'il se situe, plutôt que dans celle d'hier : « Quel est celui de vos livres que vous préférez ? — Le prochain ! » La question s'impose alors : « Est-ce que vous êtes en train de préparer un nouveau livre ? Au sujet de quoi ? » Ce livre encore à peine entrevu, bien que déjà l'objet de bien des mois de travail, Albert Camus révèle son titre provisoire, ou plutôt son sens, « Quarante ans d'une vie d'homme » : autobiographie qui doit être une reprise du destin personnel pour éprouver sa fidélité à soi, sa constance et son devenir. Mais quarante ans de la vie d'un homme, c'est aussi quarante ans de vie partagée, c'est le siècle avec la personne, c'est cette incarnation et cette communion qui lie chacun au destin de tous. Camus, pour qui la fraternité était sans doute le centre le plus profond du mystère de l'existence, allait reprendre le pas à pas des hommes de sa génération, éprouver les résonances et les réponses, les révoltes et les complaisances. Mais on sentait bien qu'il s'agissait moins de se mettre en règle avec le passé que de faire le point d'un voyage que l'on se sent fait pour poursuivre. Et son auditoire, ce jour-là, ne manqua pas de conduire lui-même, d'une façon magnifiquement franche, l'interrogatoire. Témoignait cette question : « Monsieur Camus, c'est bien entendu que vous êtes un écrivain. Mais pouvez-vous nous dire

vos *but en vie* ? » Quelle que soit ici l'approximation de la forme, Albert Camus ne pouvait se refuser à comprendre que son public n'était pas dupe de sa présentation modeste de l'écrivain-artisan, et qu'il ne lui demandait rien moins qu'un aveu spirituel. Celui-ci lui fut donné sans restriction, mais surtout sans étalage idéologique, comme des certitudes pleines et simples. Ce qui devait sans doute causer le plus d'étonnement aux lecteurs des classiques de l'œuvre de Camus, c'est précisément la révélation d'un être peu conforme au « nihilisme » qu'on lui attribue si volontiers : une âme nourrie aux certitudes à la fois les plus pures et les plus riches, celles de l'amour, de la tendresse, celles des joies sensuelles et celles de la communion des consciences. A cette question, visiblement inquiète : « Pour quelles raisons la vie vaut-elle la peine d'être vécue ? » Camus se borne à répondre, enveloppant chaque mot d'un silence qui en multiplie le sens : « L'amour, le soleil, la mer, la vie... » L'obsession de l'absurde, et même la révolte ne sont plus alors, semble-t-il, que le contrepoint de certitudes positives.

La vérité c'est que la joie, qui est le plus pur de l'existence humaine, trouve sa négation dans le monde et dans l'histoire ; et l'absurde naît de cette cassure inintelligible de l'être, que la révolte rend manifeste, assume et exaspère. Par la révolte, l'homme atteste que son être le plus profond et la valeur à laquelle il a désespérément et secrètement droit, sont d'une autre essence que le destin, le monde et l'histoire.

Aussi est-ce bien de cette situation de l'humain que s'inquiétait d'abord l'auditoire de Camus : « On dit que vous êtes un humaniste. Qu'entendez-vous par ce mot ? » Dans sa simplicité, la question allait à l'essentiel, car elle obligeait à saisir la nuance d'un humanisme parmi d'autres : quel est en effet l'auteur qui, de nos jours, s'aventurerait à ne pas se dire humaniste ? Il semble que notre temps se complaise, sur tous les tons, à réduire l'être à l'homme, à faire de celui-ci le centre, l'alpha et l'oméga des choses, des valeurs, du monde et du destin. Inflation d'humanisme qui nie, bien sûr, tout ce qui passerait l'homme : c'est l'homme encore qui dépasse l'homme. Mais la réponse d'Albert Camus n'était pas cet humanisme-là. S'il était vrai pour lui que l'homme se doit d'être fidèle à lui-même en refusant les transcendances offertes par la religion chrétienne, il était vrai aussi que l'homme est là pour témoigner dans le monde et dans l'histoire, d'une essence humaine que le monde et l'histoire ne sauraient jamais satisfaire. Contre un humanisme réaliste pour lequel la réalité humaine n'est jamais, à la façon de Sartre, que ce qu'il se fait et que ce qu'il fait, Camus incarnait un humanisme qu'il faut bien qualifier d'idéaliste, car jamais pour lui l'histoire humaine, les faits humains, les traces laissées par l'homme dans le monde, ne peuvent prétendre à la pureté de la valeur véritable dont l'homme porte en lui le témoignage. Porter le fait à l'absolu et en faire la mesure du droit, c'est là pour Camus le péché contre l'esprit. Si bien que limiter la réalité humaine et l'horizon humain à l'histoire des hommes, se laisser dicter son humanisme en épelant la chronique de l'homme, c'est être infidèle, c'est pécher contre « l'honneur de l'esprit ». A vrai dire, la lucidité si caractéristique de la pensée et du style de Camus, cette assurance sans hauteur qui témoignait en lui de l'esprit, révélait sans équivoque que le centre de gravité de cette pensée était non point dans le temps, mais dans l'intemporel : puisque

par la révolte l'homme doit inlassablement, indéfiniment, témoigner contre le temps qui le nie, ou mieux qui nie en lui l'essence la plus profonde, la nostalgie la plus indélébile de la plus impossible pureté. Humaniste donc, sans doute, mais à condition qu'on sache l'homme lié à un mystère plus profond que lui-même et témoignant dans sa vie de plus que sa vie même.

Mais, si l'homme est ainsi lié, relié à ce qui le dépasse, ne serait-ce pas l'aveu, chez Camus, d'une certitude religieuse inavouée ? Voici, retranscrite telle quelle, la question posée : « Vous avez dit : Si Dieu existe... — A) Pour quels motifs, quelles raisons, mettez-vous en doute l'existence de Dieu ? — B) Quelle est votre religion ? ». En réponse à la première question, aucune argumentation, aucune polémique, aucune déclaration de principe : l'aveu très simple et très grave que le Dieu des chrétiens n'était rien pour lui, que cela ne correspondait pour lui à rien de vivant et qu'il n'éprouvait même aucun besoin d'ordre spirituel qui pût le conduire à chercher Dieu. Rien de l'athéisme militant, discuteur ou angoissé, violent ou désabusé, rien bien sûr des glissements anticléricalistes habituels dans ce genre de polémique. Mais cette assurance elle-même et cette simplicité tranquille semblaient bien désigner, au-delà de l'apparence de l'indifférence, quelque certitude comparable à celle qui soutient le chrétien, quelque religion en un mot. D'où, dans sa contradiction même, l'extrême exactitude de la deuxième question : « Quelle est votre religion ? » A cette question, Camus ne répond pas directement ; mais on devine peu à peu que sa religion a pour première certitude un mystère, celui de l'homme voué au témoignage et à l'action dans un monde qui le nie, voué donc à la révolte, mais aussi trouvant dans le monde tant d'occasions de communion sensible avec les choses et les êtres. Au Camus de l'absurde répondait toujours le Camus amoureux du soleil et de la mer, le Camus de l'amitié et de la tendresse. Pour tout dire, la religion de Camus, c'est le paganisme, non pas l'absurde athéisme philosophique contemporain, mais la richesse d'intuition du grand paganisme d'avant la chrétienté. Camus était en marche, ce n'est pas douteux, mais ce qui semble contestable c'est qu'il fût en marche vers le christianisme : en réalité, si sa ligne était celle qui devait l'éloigner de plus en plus du radicalisme noir de ses débuts, c'eût été sans doute par l'approfondissement d'une intuition païenne, aussi païenne mais aussi grande que celle qui animait Platon ou la pensée stoïcienne. Albert Camus avait répété plusieurs fois qu'il se sentait africain, qu'il se sentait surtout méditerranéen : nul doute que, dans la présence d'une terre et d'un climat, dans la lumière et dans le frisson de la mer sur la peau nue, c'est aussi la présence spirituelle du paganisme antique qui renaissait par lui en pleine chrétienté. Et cette antiquité païenne, c'était peut-être encore davantage celle de la tragédie que celle de la philosophie : l'homme condamné au destin et à l'histoire, mais protestant de lui-même, de sa dignité, et de son droit à valoir plus que sa vie et plus que son malheur.

Mais il ne faudrait pas penser que l'entretien se soit situé constamment en ces hauteurs. Bien d'autres questions furent l'occasion de propos moins décisifs, mais dans lesquels se montrait d'autant mieux l'intention fraternelle et simple que Camus mettait dans sa présence. « Que pensez-vous de Thomas Mann ? Etes-vous attiré par le cinéma ? Quel pays, à votre avis, fait maintenant la plus grande contribution au théâtre ? Est-ce que vous pensez qu'il sera possible d'unifier l'Europe ? Préférez-vous la peinture ou la musique ? » Deux de ces questions d'interview allaient cependant plus profond que les autres : « Etes-vous un intellectuel de gauche ? » Réponse (après réflexion en deux temps) : « Je ne suis pas sûr d'être un intellectuel... Quant au reste, je suis pour la gauche, malgré moi et malgré elle. » — Question : « Que pensez-vous de la femme dans le monde intellectuel ? » Camus n'en pensait sans doute rien de très précis, mais sa réponse devait dévier vers un thème plus significatif : en ce monde où l'intelligence est froideur, où elle se confond souvent avec une technique de la pensée ou avec la technique tout court, en ce monde où l'intelligence pourchasse le mystère et lui préfère le schéma, il faut que subsistent des témoins sensibles de cet au-delà des fausses clartés qui fait le mystère des êtres. Ce n'est pas faire appel au pathétique usé de l'éternel féminin, mais bien reconnaître que l'activité intellectuelle n'est pas la réalité humaine la plus pleine de sens et que la femme est là pour rappeler à l'homme, qui en fait volontiers profession, que la source de son être et que sa destination véritable est ailleurs : dans la fraternité, dans la tendresse et dans le témoignage pour l'honneur de l'esprit.

**

Aucun sans doute de ceux qui se trouvaient réunis ce jour-là dans la Salle de Cours du charmant et vénérable Hôtel de Maynier d'Oppède, dans cette salle qui fut illustrée — une plaque de marbre le rappelle — par Maurice Blondel, aucun de ceux-là ne fut, à l'issue de l'entrevue, tout à fait le même : le sentiment d'une rencontre exceptionnelle et même peut-être d'une étape, le sentiment aussi d'avoir été placé sans effort hors de la médiocrité des jours et d'avoir un moment compris ce qu'est une vie d'homme, ce sont là des souvenirs dont il faut témoigner, dont il faut « protester » contre la mort elle-même. Cela Camus le savait, et le faisait savoir. Et sa mort même nous en persuade.

François MEYER,

*Professeur à la Faculté des Lettres
et des Sciences Humaines.*

(Tiré à part, *La Semaine à Aix*, n° 37, du 7 au 13 janvier 1961.)